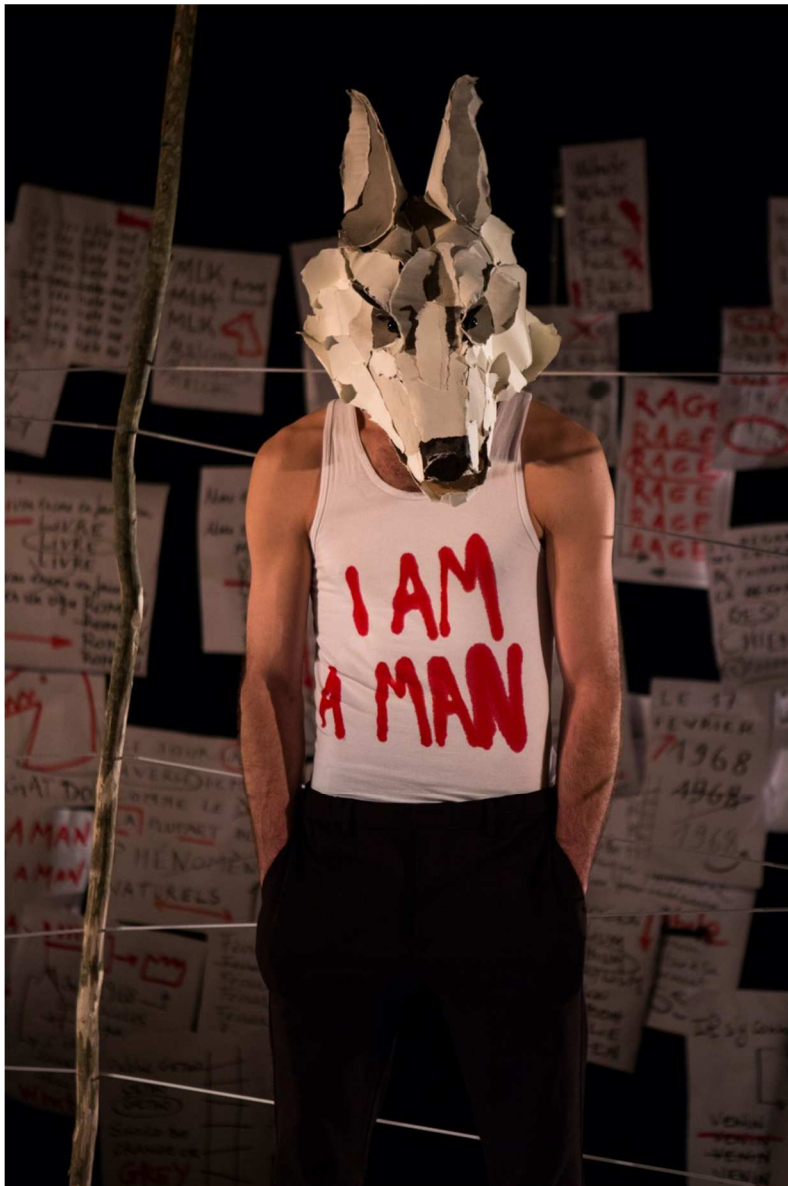


REVUE DE PRESSE

# White dog

COMPAGNIE LES ANGES AU PLAFOND



DÉ -  
RAI  
SON

SAISON 2018 - 2019

## « White Dog » : quand l'esthétique des Anges fait armes égales avec les plus grands auteurs

Compagnie fil rouge de l'édition 2015 du Festival Mondial des Théâtres de Marionnettes, les Anges au Plafond sont revenus avec la presque-première de leur dernière création, White Dog, d'après Chien blanc de Romain Gary. D'un matériau littéraire tragiquement actuel, les Anges fouillent et pétrissent la matière sensible pour la marier avec leur génie du papier pris comme matériau de jeu.

On est là face à une œuvre de la maturité: en ce spectacle se cristallisent l'expérience de tous les précédents, pour aboutir à une œuvre violente, poétique, esthétique, et infiniment tendre avec l'humain. Une expérience de théâtre qui se savoure.

Les Anges au Plafond bouclent avec White Dog leur second diptyque: le premier, centré autour du personnage de Camille Claudel, intime et charnel, se déclinait avec Les mains de Camille et Du rêve que fut ma vie (chroniqué ici); celui-ci, entamé avec le foisonnant R.A.G.E. (chroniqué ici), s'achève en apothéose avec cette nouvelle création.

Avoir choisi Chien blanc, ce roman partiellement autobiographique qui tire son nom d'une expression étatsunienne - le fameux «white dog» - forgée pour désigner un chien dressé pour attaquer spécifiquement les descendants d'africains, c'était faire un pas vers le politique, mais c'était aussi approfondir la singulière traversée entreprise au travers de la vie et de l'œuvre de Romain Gary, après avoir exploré La promesse de l'aube dans R.A.G.E. Il faut un talent énorme pour se confronter à un matériau littéraire de cette puissance et ne pas se faire dévorer par lui. Mais les Anges au Plafond se montrent à la hauteur de la tâche, et montrent, dans leur maîtrise de cette adaptation, toute l'ampleur de leur maturité artistique.

D'emblée, ce spectacle est beau. La beauté vient d'abord par l'œil. Les marionnettes sont extrêmement réussies, avec des effets de costumes inachevés pour les marionnettes figurant les protagonistes humains, en partie portées à même le corps des comédiens-marionnettistes.

La marionnette de Batka surtout, le Chien blanc, est superbe, avec d'ingénieuses capacités de métamorphose et une texture surprenante, qui donne vie à la lumière qui l'accroche. Le décor est dépouillé, et s'habillera des pages écrites par Romain Gary, pages imprimées ou pages projetées sur du papier-écran, jusqu'à la saturation visuelle figurant le chaos autant que la claustration qui montent lentement à mesure du spectacle. La mise en lumière est juste et efficace. La beauté vient aussi par l'oreille et est celle du texte, aussi bien des emprunts faits directement à Romain Gary que des éléments ajoutés par les Anges. Les mots frappent fort et juste. Enfin, elle passe, et peut-être est-ce là le plus important par le cœur, tour-à-tour soulevé, chahuté, transporté par les soubresauts d'une histoire qui entremêle des thématiques et des émotions complexes et parfois ambivalents.

D'emblée, aussi, ce spectacle est vibrant, d'une intensité dramatique jamais démentie, parfois relâchée à dessein pour offrir des temps de respiration, souvent par l'humour, pour être aussitôt reprise, sans le moindre flottement, avec une netteté d'intention qui rivalise avec les plus belles mises en scène des théâtres de comédiens. Les interprètes sont tous excellents, avec une mention particulière à Brice Berthoud, dont le double talent se confirme ici avec éclat: comme acteur, avec une justesse, un

engagement, une clarté qui forcent l'admiration; comme manipulateur, avec une animation fluide et inspirée, particulièrement sensible lorsqu'il s'empare de la marionnette de Batka - à moins qu'au contraire le chien ne le possède? La mise en scène et la scénographie sont admirables, et le jeu avec et dans la salle nous semble plus abouti, et plus précis dans l'intention, qu'il ne l'était dans R.A.G.E. La batterie, qui vient appuyer en direct le spectacle, et qui lui impulse un rythme précis et souvent déchaîné, fait partie intégrante du jeu, avec un musicien à la fois talentueux et féroce engagé dans ce qui se joue sur scène.

D'emblée, encore, ce spectacle est violent, d'une violence qui s'incarne aussi bien à un niveau intime que politique, à un niveau symbolique que physique. Chien blanc est un roman tirillé entre des déchirements multiples, ceux du couple Gary- Seberg, ceux de la société américaine au plus fort du mouvement des civil rights et du combat décolonisateur des Black Panthers avec la guerre du Vietnam en toile de fond, ceux plus intimes d'un Gary confronté à cet animal auquel il est attaché et qu'il découvre dressé pour le Mal. White Dog retrouve ces thématiques, dans les mots du roman comme dans ses dialogues propres, et les déploie dans de nouveaux espaces, visuels, corporels, allégoriques. Mais ce n'est pas tant quand les roulements de batterie déchirent l'air et que la marionnette de Batka montre ses crocs qu'on est le plus terrifié, que quand l'hideuse haine que des êtres humains peuvent vouer à d'autres êtres humains suinte finalement des personnages qui, en dénaturant le chien, s'abaissent eux-mêmes au rang le plus vil.

Dans tout cela, on se doute, se retrouve filée, par d'autres moyens que dans R.A.G.E., la question du double et de la confusion: que faire de la part d'animalité que nous portons tous en nous, et vers où nous tire-t-elle? Qui est finalement le plus bestial, de l'homme ou de l'animal? Gary et Batka sont-ils le miroir l'un de l'autre? Nul art, mieux que celui de la marionnette, ne peut représenter ces questionnements essentiels.

Tout, dans ce spectacle, tient au reste avec une solidité à toute épreuve, rien ne détonne, aucune fausse note. C'est une œuvre de maturité au sens qu'elle est parfaitement aboutie: poème visuel, régal des oreilles comme de l'esprit, propos intelligent en même temps que récit intime et émouvant, les Anges semblent tenir là, réunis dans leur main, les fils dont on tisse le plus beau tissu dramaturgique, et ils ont la vertigineuse générosité de nous en faire cadeau.

Et un cadeau, cela ne se refuse pas.

Mathieu Dochtermann

## **Marionnettes, jazz et performances : nos idées de sorties culturelles**

Chaque vendredi, le service Culture du Monde propose aux lecteurs de « La Matinale » une sélection d'événements pour le week-end.

En cette fin de semaine, pourquoi ne pas aller voir les impressionnantes marionnettes en papier de la compagnie Les Anges au plafond au Mouffetard ; écouter du jazz au Sunset Sunside avec le trio de Pierre de Bethmann ; se frotter à des performances mutantes à la Gaîté-Lyrique ; entendre des contes venus de différents pays au Centre Mandapa ; assister à des récitals de piano à Lyon, Aix et

Paris ; découvrir *France-fantôme*, une pièce de science-fiction écrite et mise en scène avec brio par une jeune femme, Tiphaine Raffier, au Théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis ; admirer les images de Nino Migliori à la Maison européenne de la photographie.

### **MARIONNETTES. Les Anges au plafond donnent vie au papier au Mouffetard, à Paris**

Camille Trouvé et Brice Berthoud, les cofondateurs de la compagnie Les Anges au plafond, excellent dans l'art de donner vie à une multitude de créatures en papier (et en tissu). Mais la légèreté des personnages qui peuplent leurs spectacles va de pair avec une certaine gravité dans les sujets abordés. Après la tragédie grecque (*Une Antigone de papier*, 2007, et *Au fil d'Œdipe*, 2009) et le destin hors norme de la sculptrice Camille Claudel, à mi-chemin entre création et folie (*Les Mains de Camille*, 2012, et *Du rêve que fut ma vie*, 2014), ils se sont intéressés à la vie éminemment romanesque de l'écrivain Romain Gary (alias Emile Ajar) dans *R.A.G.E* (2015). Et, dans leur dernière création en date, *White Dog*, à l'affiche au Mouffetard jusqu'au 11 février, ils ont adapté l'un de ses récits autobiographiques, *Chien blanc*, publié en 1970. Le romancier y raconte comment avec son épouse, l'actrice Jean Seberg, ils ont recueilli un chien errant, Batka, en apparence très affectueux mais qui va révéler un visageterifiant. Cette réflexion toujours d'actualité sur la haine et le racisme, sur fond de lutte pour les droits civiques des Noirs aux Etats-Unis dans les années 1960, est habilement servie par les marionnettes et la mise en scène de Camille Trouvé, par l'interprétation (manipulation) de Brice Berthoud et Tadié Tuéné (avec Yvan Bernardet), sans oublier la musique jazz jouée en direct par le compositeur et batteur Arnaud Biscay.

**Cristina Marino**

10/10/2017

Un animal peut-il être raciste? Oui, s'il est dressé par des humains racistes pour attaquer uniquement les noirs. C'est l'histoire de «White Dog», une pièce à découvrir au Théâtre des Marionnettes jusqu'au 15 octobre. Une histoire de chien méchant. De chien raciste. Aux Etats-Unis, un «white dog», c'est un chien dressé pour attaquer les noirs. Ce type de chien est né dans les plantations du Sud, élevé par les esclavagistes. La tradition, odieuse, s'est ensuite maintenue dans certains corps de police américaine.

**Une histoire vraie.** À la fin des années 60, l'écrivain français Romain Gary et sa compagne l'actrice américaine Jean Seberg habitent Beverly Hills, à Los Angeles. Un jour, ils découvrent un chien errant et décident de l'adopter. Gary le surnomme Batka. Le toutou est affectueux, adorable. Jusqu'au jour où débarque un réparateur de télévision. Un homme noir. Batkase jette sur lui tous crocs dehors. De cet épisode, Romain Gary bâtit «Chien Blanc», un roman largement autobiographique qu'il publie en 1970. «Chien blanc» est également devenu un film hollywoodien, signé Sam Fuller, «Dresser pour tuer».

**Une pièce de théâtre historique.** Au Théâtre des Marionnettes de Genève, «Chien blanc» devient «White Dog», une manière de placer ce récit dans son contexte géographique, culturel et historique américain. Nous sommes aux États-Unis en 1969. Il y a le mouvement armé noir des Black Panthers, les marches pour les droits civiques, l'assassinat de Martin Luther King, les sitinscontre la guerre du Vietnam, les émeutes sur les campus des universités ou dans les quartiers noirs. Une époque tendue, dangereuse, révolutionnaire, que rythment musicalement James Brown, le free jazz ou les premiers essais rap de Gil Scott Heron.

Tout cela se retrouve sur la scène de «White Dog», dans un tourbillon de mots, de papiers, d'images d'archives, de percussions, de chants et d'aboiements.

**Une intrigue remarquable.** Pour raconter «White Dog», la Compagnie française «Les Anges au plafond» a choisi la marionnette taille XXL. Plus le jeu de comédien et une incroyable scénographie en carton et papier qui se monte et se démonte au fil de l'action. Qu'est-ce que Romain Gary et Jean Seberg vont faire de leur toutou raciste? Ceci d'autant plus que l'actrice s'implique personnellement dans le combat politique des afroaméricains pour l'égalité des droits civiques et que Romain Gary fréquente un leader des Black Panthers.

Le couple décide de le faire rééduquer dans un improbable zoo. La mission semble à priori impossible, le chien est déjà âgé et les menaces de mort pleuvent de toute part sur le couple...

**Une mise en scène poignante.** Marionnettes, ça peut faire très jeune public. Mais «White Dog», avec ses anglicismes et phrasé trépidant, inspiré du rap ou de la «spokenpoetry» américaine, est clairement destiné à un public au minimum adolescent. Limite d'âge à 12 ans, discussion bienvenue avant et après ce spectacle qui traite de violence et de racisme. Cet épisode sorti des lointaines années 60 parle-t-il encore au public d'aujourd'hui? La réponse se trouve dans l'actualité américaine la plus récente: avènement de Trump, manifestation suprémaciste blanche à Charlottesville, policiers blancs acquittés après avoir abattu un noir désarmé, émeutes noires... l'Amérique de Romain Gary et Jean Seberg n'a pas fini de rééduquer ses «white dogs».

Thierry Sartorett

## **WHITE DOG. UN UNIVERS DE PAPIER POUR UN ROMAN OÙ L'AVENTURE PERSONNELLE DE ROMAIN GARY RENCONTRE L'HISTOIRE. PASSIONNANT ET MAGNIFIQUE.**

*La compagnie Les Anges au plafond, qui navigue entre marionnette et théâtre, mythe et réalité, histoires vécues et Histoire, crée ici un spectacle qui se démarque par son atmosphère onirique du roman tout en restituant avec acuité la personnalité de l'écrivain et l'ironie distanciée dont il fit une de ses armes maîtresses.*

Un plateau nu et blanc, seulement encombré de sortes d'échelles et de piquets, au centre duquel tourne un plateau surélevé. Une histoire qui commence peut-être comme des milliers d'autres, au milieu de nulle part, en un temps non défini. De larges bandes de papier en rouleau tombent du plafond tandis qu'apparaissent les personnages. À cour, un batteur et ses instruments, à jardin un manipulateur, l'homme qui tire, au sens propre, les ficelles du spectacle, commande la chute des bandes de papier et fait tourner le plateau central. Ces bandes, tels un cyclorama ou la toile d'un théâtre d'ombre laisseront voir en transparence des silhouettes qui s'y déploient.

La vie qu'on sent frémir derrière ces paravents lumineux va bientôt les déchirer pour laisser place aux personnages.



(c) Vincent Muteau

### **White dog : ce regard des chiens de fourrière...**

Lorsque Romain Gary rejoint son épouse, Jean Seberg, à Beverly Hills où elle est en tournage, ils trouvent, dans la rue, un chien. Un de ces chiens « qui vous guettent avec un regard angoissé et insupportable ». Comment résister à l'envie de lui faire une place au soleil, près d'eux ? Ils l'adoptent, mais trouvent vite le comportement du chien étrange. S'il est normalement un modèle de douceur et de gentillesse, il se mue en féroce molosse dès qu'un Noir apparaît dans les parages. Il est en fait un chien « blanc », une survivance et le prolongement de ces canidés qu'on dressait pour poursuivre les esclaves en fuite dans le Sud.

Formaté pour s'attaquer aux Noirs, il réagit agressivement dès qu'il en rencontre un.

Comportement inacceptable lorsqu'on est, comme Jean Seberg, fervente militante de l'égalité des droits entre noirs et blancs. Le couple décide donc de défaire ce que le dressage a fait et confie le chien

à un employé de zoo, Keys, qui se fait fort d'effacer de la mémoire du chien sa haine du Noir. Il lui inculquera, en échange, la détestation du Blanc, comme si la réponse à une exclusion devait être une autre exclusion, comme si à la haine devait répondre la haine... Un constat amer et sans illusion sur la nature et les réactions de l'espèce humaine... et, pour Romain Gary, la distance qu'il prend par rapport aux événements dont il est le témoin, aux États-Unis puis à Paris, à la veille des années 1970. Elle se double sur le plan personnel de la divergence de voies qui s'amorce entre son parcours et celui de Jean Seberg.

### **Dans le maelström des années 1960**

Les sixties, aux États-Unis, portent la marque des manifestations de plus en plus massives contre la discrimination raciale et pour l'égalité des droits. Résonnent tout au long de la pièce l'écho des manifestations qui secouent l'Amérique, les extraits émouvants du discours de Martin Luther King lors de la marche de Washington en août 1963, I Have a Dream. Remontent à la surface ces phrases prophétiques : « C'est l'heure de tenir les promesses de la démocratie. C'est l'heure d'émerger des vallées obscures et désolées de la ségrégation pour fouler le sentier ensoleillé de la justice raciale. C'est l'heure d'arracher notre nation des sables mouvants de l'injustice raciale et de l'établir sur le roc de la fraternité. »

Sur les bandes de papier se projettent la masse silencieuse des manifestants et les banderoles revendiquant l'appartenance de tous les hommes à l'espèce humaine : « I Am a Man » (je suis un homme). Elles envahissent l'espace et viennent se mêler aux échos de l'attentat de Memphis, en avril 1968, où Martin Luther King trouve la mort. Un écran de papier blanc pour les nuits noires où se construit la contestation tandis que se profile la formation militaire des Noirs qui conduit en droite ligne au Vietnam d'un côté et à la radicalisation des Black Panthers de l'autre.

Dans l'espace abstrait, presque conceptuel de la scène, ces manifestations acquièrent une omniprésence obsédante et nous rappellent, s'il en était besoin, la volonté de changement et le formidable espoir qui secouèrent la société au cours de la décennie. Un moment d'émotion intense porté par un espoir fou...

### **Un univers de papier**

Quel matériau plus que le papier pouvait rendre compte de la matière littérature ? Le texte de Romain Gary s'y projette parfois, filigrane qui tisse le discours de la scène. Le papier devient la matière même de cette littérature en monstration. Il forme la substance des marionnettes que les acteurs viennent habiter, à vue, en se glissant dans le costume de la marionnette ou en s'en coiffant tel un masque. Il est le mur qui se creuse pour laisser place au rectangle aux coins arrondis de l'écran de télévision, la porte qui laisse passer l'action et pénétrer les personnages. Il se fait silhouettes découpées de chiens « blancs » hurlant sur le plateau tournant dont les projecteurs démultiplient la forme, la rendant gigantesque, inquiétante.

La mise en scène abolit les frontières entre théâtre et marionnette, et à l'intérieur des codes de la marionnette, la distance entre marionnettes à vue et théâtre d'ombre. On pense au bunraku dont les manipulateurs opèrent de manière visible, mais aussi aux grandes marionnettes du Bread and Puppet Theatre, qui hantaient l'espace de la rue dans ces années-là. Toutes les références sont conviées à ce grand festin de l'intelligence et de la sensibilité. S'en dégage une poésie intense, la visitation des anges qui, descendus du plafond, nous communiquent leur pouvoir d'enchantement.



03/02/2018

*White Dog*  
**D'après « Chien blanc » de Romain Gary**  
**Par la Compagnie des Anges au Plafond**

Deux ans après avoir abordé l'œuvre de Romain Gary avec R.A.G.E., la Compagnie des Anges au Plafond continue son parcours avec un autre de ses textes : Chien blanc. Par cette auto-fiction, l'auteur des Promesses de l'aube aborde la violence de l'Amérique de Martin Luther King. Les Anges au Plafond en font un spectacle poétiquement violent et violemment poétique.

Romain Gary et Jean Seberg vivent à Los Angeles. La lutte pour les droits des noirs américains bat son plein et la marche de Selma n'est pas loin. Mais l'auteur s'en moque, il ne veut plus s'engager. Il s'est trop battu. C'est le moment que choisit un chien errant pour élire domicile chez eux. D'abord adorable, il va vite devenir menaçant envers un dépanneur noir. Le danger couve. Les Anges au Plafond travaillent autour de la marionnette et du papier. Plié, déplié puis déchiré, le papier prend plusieurs formes au cours de la pièce. Il représente les pages du roman de Gary, sert d'écran de projection d'ombres ou d'images d'archives : il crée le lien entre les différents chapitres de l'histoire.

Il devient même une frontière que les artistes massacrent pour se libérer de son emprise. Le papier, c'est la société qui enferme. Cette matière donne également une épaisseur aux marionnettes qui existent au-delà de leur manipulateur. La compagnie joue d'ailleurs sur différents niveaux de narration.

Brice Berthoud incarne plusieurs marionnettes, Romain Gary en tête. Ce personnage est divisé en deux : il y a Gary le narrateur que Berthoud fait vivre par son seul corps, et Gary le personnage de l'histoire représenté par une marionnette. Les quatre acteurs de ce thriller social brisent volontiers le quatrième mur pour étendre la tension de l'intrigue à la salle. Dans cette histoire, l'angoisse monte au fur à mesure que montent les tensions sociales qui l'entourent. La batterie omniprésente d'Arnaud Biscay souligne à merveille cette urgence des événements, ce danger qui plane. Les scènes de folie du chien deviennent alors des moments angoissants où la menace est bel et bien palpable.

La force du spectacle des Anges au Plafond est de nous faire ressentir le texte génial de Romain Gary dans toute sa force poétique et militante. En transposant la société américaine de l'époque dans un chien dressé pour attaquer les noirs, il parvient à restituer l'ambiance oppressante qu'a pu être cette période. La compagnie nous transmet cette violence et une certaine poésie qui en découle.

Le spectacle a différentes portes d'entrées, et chacune d'elles se révèle intéressante. Il vous faudra alors faire votre propre parcours sensoriel et intellectuel avec White Dog. Indéniablement un spectacle intelligent et artistiquement abouti.

Florian Vallaud